

NOTES.

NOTE I. — (N° 20).

La chimie nous montre les molécules des corps inorganiques s'unissant pour former des cristaux d'une régularité constante, selon chaque espèce, dès qu'ils sont dans les conditions voulues. Le moindre trouble dans ces conditions suffit pour empêcher la réunion des éléments, ou tout au moins la disposition régulière qui constitue le cristal. Pourquoi n'en serait-il pas de même des éléments organiques? Nous conservons pendant des années des semences de plantes et d'animaux qui ne se développent qu'à une température donnée et dans un milieu propice; on a vu des grains de blé germer après plusieurs siècles. Il y a donc dans ces semences un principe latent de vitalité qui n'attend qu'une circonstance favorable pour se développer. Ce qui se passe journellement sous nos yeux ne peut-il avoir existé dès l'origine du globe? Cette formation des êtres vivants sortant du chaos par la force même de la nature, ôte-t-elle quelque chose à la grandeur de Dieu? Loin de là, elle répond mieux à l'idée que nous nous faisons de sa puissance s'exerçant sur des mondes infinis par des lois éternelles. Cette théorie ne résout pas, il est vrai, la question de l'origine des éléments vitaux; mais Dieu a ses mystères, et a posé des bornes à nos investigations.

NOTE II. — (N° 23).

Plusieurs questions sur les propriétés de la matière ont été résolues de la manière la plus logique et la plus précise; mais comme elles ne seraient point à leur place dans cet ouvrage, elles feront partie, ainsi que la série méthodique des questions scientifiques, d'un recueil spécial.

NOTE III. — (N° 134).

Selon les esprits, de tous les globes qui composent notre système planétaire, la terre est un de ceux dont les habitants sont le moins avancés physiquement et moralement. Mars lui serait encore inférieur. Ils pourraient être classés dans l'ordre suivant, en commençant par le dernier degré: *Mars* et plusieurs autres petits globes, la *Terre*, (*Mercur*e, *Saturne*), (*la Lune*, *Vénus*), (*Junon*, *Uranus*), *Jupiter*; sans compter, bien entendu, les milliers de mondes inconnus qui composent les autres tourbillons, et parmi lesquels il en est encore de bien supérieurs.

Plusieurs esprits qui ont animé des personnes connues sur la terre, ont dit être réincarnés dans *Jupiter*, l'un des mondes les plus voisins de la perfection, et l'on a pu s'étonner de voir, dans ce globe si avancé, des hommes que l'opinion ne plaçait pas ici-bas sur la même ligne. Cela n'a rien qui doive surprendre, si l'on considère que certains esprits habitant cette planète, ont pu être envoyés sur la terre pour y remplir une mission qui, à nos yeux, ne les plaçait pas au premier rang; secondement qu'entre leur existence terrestre et celle dans *Jupiter*, ils ont pu en avoir d'intermédiaires dans les-

quelles ils se sont améliorés; troisièmement, enfin, que dans ce monde, comme dans le nôtre, il y a différents degrés de développement, et qu'entre ces degrés il peut y avoir la distance qui sépare chez nous le sauvage de l'homme civilisé. Ainsi, de ce que l'on habite Jupiter, il ne s'ensuit pas que l'on soit au niveau des êtres les plus avancés, pas plus qu'on n'est au niveau d'un savant de l'institut, parce qu'on habite Paris.

Les conditions de longévité ne sont pas non plus partout les mêmes que sur la terre, et l'âge ne peut se comparer. Une personne décédée depuis quelques années étant évoquée, dit être incarnée depuis six mois dans un monde dont le nom nous est inconnu. Interrogée sur l'âge qu'elle avait dans ce monde, elle répondit : « Je ne puis l'apprécier, parce que nous ne comptons pas comme vous ; ensuite le mode d'existence n'est plus le même; on se développe ici bien plus promptement; pourtant quoiqu'il n'y ait que six de vos mois que j'y sois, je puis dire que, pour l'intelligence, j'ai trente ans de l'âge que j'avais sur la terre. »

Beaucoup de réponses analogues ont été faites par d'autres esprits, et cela n'a rien d'in vraisemblable. Ne voyons-nous pas sur la terre une foule d'animaux acquérir en quelques mois leur développement normal? Pourquoi n'en serait-il pas de même de l'homme dans d'autres sphères? Remarquons, en outre, que le développement acquis par l'homme sur la terre à l'âge de 30 ans, n'est peut-être qu'une sorte d'enfance, comparé à celui qu'il doit atteindre. C'est avoir la vue bien courte que de nous prendre en tout pour les types de la création, et c'est bien rabaisser la divinité de croire qu'en dehors de nous il n'y ait rien qui lui soit possible.

Les croyances mythologiques étaient fondées sur l'existence d'êtres supérieurs à l'humanité, mais ayant encore quelques-unes de ses passions. On se les figurait doués de la prescience et de la pénétration de la pensée, avec des corps moins denses que les nôtres, se transportant à travers l'espace, et se nourrissant de nectar et d'ambrosie, c'est-à-dire, d'aliments moins substantiels et moins grossiers que ceux des mortels. Ces êtres surnaturels, qui avaient vécu parmi les hommes, et s'occupaient encore de leur bonheur et de leur malheur, étaient-ils un simple produit de l'imagination? Non : nous les retrouvons dans les habitants des mondes supérieurs; seulement les anciens en faisaient des divinités qu'ils adoraient, comme le sauvage adore tout ce qui est au-dessus de lui; les esprits nous les montrent comme de simples créatures arrivées à un certain degré de perfection physique, morale et intellectuelle. Ils se manifestaient sur la terre, comme les esprits se manifestent parmi nous : les oracles et les sybilles étaient les médiums qui leur servaient d'interprètes. L'idée intuitive de ces êtres supérieurs à notre humanité ne s'est point éteinte avec le paganisme; nous les retrouvons plus tard sous les noms de fées, génies, sylphes, willis, houris, gnomes, esprits familiers.

NOTE IV. — (N° 139).

Certaines personnes voient, dans la nécessité de subir de nouveau les tribulations de la vie, quelque chose de pénible, et pensent que Dieu, dans sa justice, a dû en combler la mesure ici-bas. Elles croient ainsi que notre sort est irrévocablement fixé après notre départ de la terre. Il nous semble plus rationnel, au contraire, que Dieu, dans sa justice, ait laissé aux hommes les moyens d'accomplir dans une autre vie ce qu'il n'a pas toujours dépendu d'eux de faire dans celle-ci. Nous invitons ceux qui ne partageraient pas cette opinion, à vouloir bien, dans leur âme et conscience, répondre aux questions suivantes :

Supposons qu'un homme ait trois ouvriers, le premier faisant bien et beaucoup, parce qu'il est laborieux et a de l'expérience dans son métier; le second peu et médiocrement, parce qu'il n'est pas encore assez habile; le troisième rien ou mal, parce qu'il n'est qu'apprenti. Cet homme doit-il rémunérer ses trois ouvriers de la même manière? — Supposons que vous soyez l'un de ces ouvriers, et qu'ayant été empêché de faire votre tâche, par maladie ou autre cause majeure indépendante de votre volonté, trouveriez-vous juste que le patron vous mît à la porte? — Que penseriez-vous de ce patron s'il vous disait au contraire : Mon ami, ce que vous n'avez pu faire aujourd'hui, vous le ferez demain et vous réparerez le temps perdu : Je ne vous chasse pas parce que vous ne faites pas aussi bien que votre camarade qui a plus d'expérience que vous : travaillez, instruisez-vous, recommencez ce que vous avez mal fait, et quand vous serez aussi habile que lui, je vous paierai comme lui ?

Croyez-vous avoir atteint toute la perfection morale dont l'homme soit susceptible sur la terre; autrement dit, croyez-vous qu'il y ait des gens qui valent mieux que vous? — Croyez-vous qu'il y en ait qui valent moins que vous? — Parmi tous les hommes qui ont vécu sur la terre depuis qu'elle est habitée y en a-t-il beaucoup qui aient atteint la perfection? — Y en a-t-il beaucoup qui n'ont pu atteindre à cette perfection par des causes indépendantes de leur volonté, c'est-à-dire qui ne se sont pas trouvés en position d'être éclairés sur le bien et le mal? — Si la condition des hommes après la mort est la même pour tous, y a-t-il nécessité de faire le bien plutôt que le mal? — Si, au contraire, cette condition est relative au mérite acquis, trouveriez-vous juste que ceux de qui il n'a pas dépendu de devenir parfaits soient privés du bonheur pour l'éternité? — Si vous reconnaissez qu'il y a des gens meilleurs que vous, trouveriez-vous juste d'être récompensé comme eux sans avoir fait autant de bien? — Si Dieu vous proposait cette alternative, ou de voir votre sort irrévocablement fixé après cette existence et d'être ainsi privé pour l'éternité du bonheur de ceux qui valent mieux que vous, ou de pouvoir jouir de ce bonheur en vous permettant de vous améliorer dans de nouvelles existences, lequel choisiriez-vous? — Si, une fois en présence de l'éternité, voyant devant vous des êtres mieux partagés, ne seriez-vous pas le premier à demander à Dieu de vouloir bien vous permettre de recommencer afin de mieux faire?

C'est ainsi que, par une déduction logique, nous arrivons à reconnaître que le dogme de la réincarnation est à la fois le plus juste et le plus consolant, puisqu'il laisse à l'homme l'espérance. Il se trouve d'ailleurs explicitement exprimé dans l'Évangile :

« Lorsqu'ils descendaient de la montagne (après la transfiguration), Jésus fit ce commandement et leur dit : Ne parlez à personne de ce que vous venez de voir, jusqu'à ce que le fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts. Ses disciples l'interrogèrent alors, et lui dirent : Pourquoi donc les Scribes disent-ils qu'il faut qu'Élie vienne auparavant? Mais Jésus leur répondit : Il est vrai qu'Élie doit venir et qu'il rétablira toutes choses. Mais je vous déclare qu'Élie est déjà venu, et ils ne l'ont point connu, mais l'ont fait souffrir comme ils ont voulu. C'est ainsi qu'ils feront mourir le fils de l'homme. Alors ses disciples comprirent que c'était de Jean-Baptiste qu'il leur avait parlé. » (Saint Mathieu, chap. 17)

Puisque Jean-Baptiste était Élie, il y a donc eu réincarnation de l'esprit ou de l'âme d'Élie dans le corps de Jean-Baptiste.

Le progrès que nous devons accomplir comprend le développement de toutes les facultés. Chaque existence nouvelle, soit dans ce monde, soit dans un autre, nous avance d'un pas dans le perfectionnement de quelques-unes de ces facultés. Il faut que nous

ayons toutes les connaissances et toutes les vertus morales pour atteindre à la perfection, c'est pourquoi nous devons parcourir successivement toutes les phases de la vie pour acquérir l'expérience en toutes choses. La vie corporelle est un instant dans la vie spirituelle qui est la vie normale; or pendant cet instant on peut faire bien peu pour s'améliorer, voilà pourquoi Dieu a permis que ces instants se répétassent comme les jours dans la vie terrestre. Les différents globes sont pour les esprits comme les différentes contrées pour l'homme sur la terre; ils les parcourent tous et fixent leur résidence dans tel ou tel selon que leur état le leur permet, afin de s'instruire en tout.

Un homme dont l'existence serait assez longue pour pouvoir passer par tous les degrés de l'échelle sociale, exercer toutes les professions, vivre parmi tous les peuples de la terre, approfondir tous les arts et toutes les sciences, aurait sans contredit des connaissances et une expérience sans égales. Eh bien! ce que l'homme ne peut pas faire dans une seule existence, il l'accomplit dans autant d'existences que cela est nécessaire; c'est dans ces existences qu'il apprend ce qu'il ignore, qu'il se perfectionne peu à peu et s'épure, et quand il en a parcouru le cercle entier il jouit de la vie éternelle et du souverain bonheur dans le sein de Dieu.

NOTE V. — (N° 143.)

La doctrine de la liberté dans le choix de nos existences et des épreuves que nous devons subir, cesse de paraître extraordinaire si l'on considère que les esprits, dégagés de la matière, apprécient les choses d'une manière différente que nous ne le faisons nous-mêmes. Ils aperçoivent le but, but bien autrement sérieux pour eux que les jouissances fugitives du monde; après chaque existence ils voient le pas qu'ils ont fait, et comprennent ce qui leur manque encore en pureté pour l'atteindre: voilà pourquoi ils se soumettent volontairement à toutes les vicissitudes de la vie corporelle en demandant eux-mêmes celles qui peuvent les faire arriver le plus promptement. C'est donc à tort que l'on s'étonne de ne pas voir l'esprit donner la préférence à l'existence la plus douce. Cette vie exempte d'amertume, il ne peut en jouir dans son état d'imperfection: il l'entrevoit, et c'est pour y arriver qu'il cherche à s'améliorer.

N'avons-nous pas, d'ailleurs, tous les jours sous les yeux l'exemple de choix pareils? L'homme qui travaille une partie de sa vie sans trêve ni relâche pour amasser de quoi se procurer le bien-être, qu'est-ce que c'est, sinon une tâche qu'il s'impose en vue d'un avenir meilleur? Le militaire qui s'offre pour une mission périlleuse, le voyageur qui brave des dangers non moins grands dans l'intérêt de la science ou de sa fortune, qu'est-ce que c'est encore, sinon des épreuves volontaires qui doivent leur procurer honneur et profit s'ils en reviennent? A quoi l'homme ne se soumet-il pas et ne s'expose-t-il pas pour son intérêt ou pour sa gloire? Tous les concours ne sont-ils pas aussi des épreuves volontaires auxquelles on se soumet en vue de s'élever dans la carrière que l'on a choisie? On n'arrive à une position sociale transcendante quelconque dans les sciences, les arts, l'industrie, qu'en passant par la filière des positions inférieures qui sont autant d'épreuves. La vie humaine est ainsi le calque de la vie spirituelle; nous y retrouvons en petit toutes les mêmes péripéties. Si donc, dans la vie, nous choisissons souvent les épreuves les plus rudes en vue d'un but plus élevé, pourquoi l'esprit qui voit plus loin que le corps, et pour qui la vie du corps n'est qu'un incident fugitif, ne ferait-il pas choix d'une existence pénible et laborieuse, si elle doit le conduire à une éternelle félicité? Ceux qui disent que si l'homme a le choix de son existence, ils demanderont à être princes ou

millionnaires, sont comme les myopes qui ne voient que ce qu'ils touchent, ou comme ces enfants gourmands à qui l'on demande l'état qu'ils préfèrent, et qui répondent : Pâtisseries ou confiseur.

NOTE VI. — (N° 156.)

N'est-il pas étrange que les savants qui sondent la matière jusque dans ses éléments moléculaires et en étudient toutes les transformations, aient regardé comme au-dessous d'eux l'étude de ces phénomènes si vulgaires, et pourtant si dignes d'attention ? Les rêves, dit-on, ne sont qu'un produit de l'imagination et de la mémoire, et dès lors à quoi bon s'en préoccuper ! Mais en admettant même cette explication, qui n'en est pas une, il resterait encore à savoir où et comment se forment ces images, souvent si claires et si précises qui nous apparaissent en songe ; le tableau de ces choses dont la mémoire n'a gardé aucun souvenir, souvent même de localités que l'on n'a jamais vues et que l'on retrouve plus tard dans la vie ? Quant au somnambulisme naturel, dont personne ne peut contester l'existence, il offre des phénomènes bien autrement remarquables, et pourtant il n'a jamais fait partie des investigations sérieuses de la science officielle.

NOTE VII. — (N° 171.)

La doctrine spirite jette un nouveau jour sur le magnétisme et le somnambulisme. Le phénomène si singulier de la clairvoyance, que, par une contradiction non moins singulière, certaines personnes contestent aux somnambules magnétiques, alors qu'elles ne peuvent s'empêcher de l'admettre chez les somnambules naturels, se trouve clairement défini. Mais à la question de la cause, il s'en rattache une foule d'autres de la plus haute importance au point de vue philosophique, psychologique, moral et même social, qui n'ont point encore été élucidées d'une manière complète et qui, par cela même, sont la source de beaucoup d'erreurs et de préjugés. L'examen de ces questions ne pouvant trouver place ici, l'auteur les a traitées dans un ouvrage spécial qui paraîtra prochainement.

NOTE VIII. — (N° 230.)

Si des émigrés nombreux se rendent dans un pays étranger, il y en aura de toutes les classes, de toutes les capacités, de tous les caractères, de tous les degrés d'instruction et de moralité. Si on leur demande des renseignements sur les lois et les mœurs de leur pays, ils les donneront plus ou moins exacts, selon leurs connaissances et leur position sociale. Assurément on se ferait de l'état physique et moral de ce pays une idée bien fautive si l'on s'en rapportait au premier venu, par cela seul qu'il en vient. Il en est de même du monde spirite ; les esprits nous en parlent selon ce qu'ils savent, et c'est à leur langage que nous pouvons juger de leur aptitude à nous le faire connaître.

NOTE IX. — (N° 235.)

On ne saurait trop insister sur l'importance de la manière de poser les questions, et plus encore peut-être sur la nature des questions. Il en est sur lesquelles les esprits ne peuvent pas ou ne doivent pas répondre par des motifs qui nous sont inconnus : il est donc inutile d'insister ; mais ce que l'on doit éviter par-dessus tout, ce sont les questions

faites dans le but de mettre leur perspicacité à l'épreuve. Quand une chose existe, dit-on, ils doivent la savoir ; or, c'est précisément parce que la chose est connue de vous, ou que vous avez les moyens de la vérifier vous-mêmes, qu'ils ne se donnent pas la peine de répondre ; cette suspicion les irrite et l'on n'obtient rien de satisfaisant : elle éloigne toujours les esprits *sérieux* qui ne parlent volontiers qu'aux personnes qui s'adressent à eux avec confiance et sans arrière-pensée. Sur la terre on ne leur aurait parlé qu'avec déférence, à plus forte raison doit-on le faire, alors qu'ils sont bien au-dessus de ce qu'ils étaient ici-bas. N'en avons-nous pas tous les jours l'exemple parmi nous ? Des hommes supérieurs, et qui ont conscience dans leur valeur, s'amuseraient-ils à répondre à toutes les sottises questions qui tendraient à les soumettre à un examen comme des écoliers ? Le désir de faire un adepte de telle ou telle personne, n'est point pour les esprits un motif de satisfaire une vaine curiosité ; ils savent que la conviction arrivera tôt ou tard, et les moyens qu'ils emploient pour l'amener ne sont pas toujours ceux que nous pensons.

L'ordre et la tenue des séances d'évocation doivent répondre à la gravité de l'intention des personnes réunies. Les esprits d'un ordre élevé ne peuvent voir des réunions sérieuses dans celles où il n'y a ni silence ni recueillement ; où les questions personnelles les plus futiles et souvent les plus ridicules, croisent incessamment les questions les plus graves ; où chacun vient jeter dans la corbeille son petit secret sous pli cacheté, comme dans l'urne du destin. Autant vaudrait se faire dire la bonne aventure par le devin de la place publique.

Supposez un homme grave occupé de choses utiles et sérieuses, incessamment harcelé par les puérites demandes d'un enfant, et vous aurez une idée de ce que doivent penser les esprits supérieurs de toutes les niaiseries qu'on leur débite. Il ne s'ensuit point de là qu'on ne puisse obtenir de la part des esprits d'utiles renseignements et surtout de bons conseils touchant les intérêts privés, mais ils répondent plus ou moins bien, selon les connaissances qu'ils possèdent eux-mêmes, l'intérêt que nous méritons de leur part et l'affection qu'ils nous portent, et enfin selon le but qu'on se propose et l'utilité qu'ils voient à la chose ; mais si toute notre pensée se borne à les croire sorciers, ils ne peuvent avoir pour nous une profonde sympathie ; dès lors ils ne font que des apparitions très courtes et souvent témoignent leur mauvaise humeur d'avoir été dérangés inutilement.

NOTE X. — (N^o 245.)

Parmi les esprits qui s'occupent avec une sorte de prédilection du soulagement de l'humanité, de préférence à toutes autres questions, plusieurs ont animé sur terre d'illustres médecins de l'antiquité ou des temps modernes, et parmi ces derniers nous citerons entre autres Hanemann et Dupuytren qui, bien que peu d'accord de leur vivant ici-bas, s'entendaient à merveille dans le monde des esprits, et s'unissent volontiers quand il y a du bien à faire. La bonté, qui était l'essence du caractère d'Hanemann, ne se dément pas dans sa nouvelle situation ; c'est toujours la même bienveillance et la même sollicitude pour ceux qu'il a entrepris de soigner, et les résultats qu'il obtient tiennent souvent du prodige.

NOTE XI. — (N^o 257.)

Les esprits empruntent quelquefois des noms mythologiques, tels que ceux de : Jupiter, Saturne, Flore, Zéphyr, Borée, Bacchus, le dieu Mars, et l'on tomberait dans une étrange erreur si l'on prenait ces noms au sérieux ; il en est de même de ceux de

Belzébut, Satan, Ange Gabriel. Ce sont des qualifications emblématiques qui spécifient leur nature ou leurs inclinations ; tels sont encore les noms suivants : la Vérité, la Discorde, la Prudence, la Folie, la Tempête, Tourmentine, Brillant Soleil, Zoricoco, etc. Certains noms disent suffisamment à qui l'on a à faire, et l'attention que méritent les communications de ceux qui les portent. Toutefois, sous les noms les plus grotesques, et à côté d'une facétie, ils disent souvent des choses d'un grand sens et d'une profonde vérité. Lorsqu'ils lancent leurs traits satiriques contre quelqu'un, ils le piquent au vif, et manquent rarement le défaut de la cuirasse ; les travers connus ou cachés et les ridicules sont saisis avec finesse, et celui qui excite leur verve n'a pas toujours le dernier mot pour rire. Ce sont, en un mot, les pasquins du monde spirite. Les esprits plus élevés s'en servent quelquefois selon les circonstances.

NOTE XII. — (N° 268.)

A l'appui de ce qui a été dit sur la confusion des pensées qui suivent le premier moment de la mort, et comme confirmation de plusieurs points essentiels de la doctrine spirite, nous croyons devoir citer l'évocation d'un assassin par vengeance et jalousie, faite quelques heures après son exécution, et qui jusqu'au dernier moment n'avait témoigné ni repentir ni sensibilité ; les sentiments qu'il exprime seront un enseignement utile pour ceux qui doutent de l'avenir de l'âme.

(Le supplicé, étant évoqué, répond) : Je suis encore retenu dans mon corps.

Est-ce que ton âme n'est pas entièrement dégagée de ton corps ? — Non... j'ai peur... je ne sais... attends que je me reconnaisse... Je ne suis pas mort, n'est-ce pas ?

Te repens-tu de ce que tu as fait ? — J'ai eu tort de tuer ; mais j'y ai été poussé par mon caractère qui ne pouvait souffrir les humiliations. . . . Tu m'évoqueras une autre fois.

Pourquoi veux-tu déjà t'en aller ? — J'aurais trop peur si je le voyais ; je craindrais qu'il ne m'en fasse autant (sa victime).

Mais tu n'as rien à craindre de lui, puisque ton âme est dégagée de ton corps ; bannis toute inquiétude ; elle n'est pas raisonnable. — Que veux-tu ! es-tu toujours maître de tes impressions ?... Je ne sais pourquoi je ne puis chasser mes impressions ;... je ne sais où je suis ;... je suis fou.

Tâche de te remettre. — Je ne puis, puisque je suis fou... Attends ! je vais rappeler toute ma lucidité.

Si tu priais, cela pourrait t'aider à recueillir tes idées. — Je crains... je n'ose prier.

Prie ; la miséricorde de Dieu est grande ; nous allons prier avec toi. — Oui, la miséricorde de Dieu est infinie ; je l'ai toujours cru.

Maintenant, te rends-tu mieux compte de ta position ? — C'est si extraordinaire que je ne peux encore me rendre compte !

Vois-tu ta victime ? — Il me semble entendre une voix qui ressemble à la sienne et qui me dit : Je ne t'en veux pas... mais c'est un effet de mon imagination !... Je suis fou, te dis-je, car je vois mon corps d'un côté et ma tête de l'autre, et il me semble que je vis, mais dans l'espace qui est entre la terre et ce que tu appelles le ciel... Je sens même le froid d'un couteau tombant sur mon cou... mais c'est la peur que j'ai de mou-

rir.. Il me semble que je vois quantité d'esprits autour de moi, me regardant avec compassion ; ils me *causent*, mais je ne les comprends pas.

Parmi ces esprits y en a-t-il un dont la présence t'humilie à cause de ton crime? — Je te dirai qu'il n'y en a qu'un que je redoute : c'est celui que j'ai frappé.

Te rappelles-tu tes existences antérieures? — Non ; je suis dans le vague... je crois rêver... Une autre fois ; il faut que je me reconnaisse.

(Trois jours plus tard) : Te reconnais-tu mieux maintenant? — Je sais maintenant que je ne suis plus de ce monde, et je ne le regrette pas. J'ai regret de ce que j'ai fait, mais mon esprit est plus libre, et sait mieux qu'il y a une série d'existences qui nous donnent les connaissances utiles pour devenir parfaits autant que la créature le peut.

Es-tu puni du crime que tu as commis? — Oui ; j'ai regret de ce que j'ai fait et j'en souffre.

De quelle manière? — J'en suis puni, car je reconnais ma faute et j'en demande pardon à Dieu ; j'en suis puni par la conscience de mon manque de foi en Dieu, et parce que je sais maintenant que nous ne devons point trancher les jours de nos frères ; j'en suis puni par le remords d'avoir retardé mon avancement en faisant fausse route, et n'ayant point écouté le cri de ma conscience qui me disait que ce n'était point en tuant que j'arriverais à mon but ; mais je me suis laissé dominer par l'orgueil et la jalousie ; je me suis trompé et je m'en repens, car l'homme doit toujours faire des efforts pour maîtriser ses mauvaises passions et je ne l'ai point fait.

Quel sentiment éprouves-tu quand nous t'évoquons? — Un plaisir et une crainte ; car je ne suis pas méchant.

En quoi consistent ce plaisir et cette crainte? — Un plaisir de m'entretenir avec les hommes, et de pouvoir en partie réparer ma faute en l'avouant. Une crainte que je ne saurais définir, une sorte de honte d'avoir été meurtrier.

Voudrais-tu être réincarné sur cette terre? — Oui, je le demande, et je désire me trouver constamment en butte d'être tué et en avoir la peur.

NOTE XIII. — (N^o 271.)

Une personne évoquée par un de ses parents répondit qu'elle habitait la planète de Junon. Après quelques instants d'entretien, dont les détails sur des choses privées ne permettraient pas de douter de son identité, elle lui dit adieu, ajoutant : Il faut que je te quitte ; j'ai quatre enfants et ils ont besoin de mes soins.

Un autre esprit étant évoqué répondit qu'il était réincarné sur la terre, mais que pour le moment son corps était malade et couché, et probablement ne vivrait pas longtemps. Adieu, dit-il, mon corps se réveille, il faut qu'il prenne de la tisane.

NOTE XIV. — (N^o 275.)

La crainte de la révélation des secrets intimes est pour beaucoup de gens une cause d'appréhension et de répulsion contre le somnambulisme et le spiritisme. Selon eux il y a dans cette révélation un danger social, et dès lors c'est une nécessité de proscrire ce que les uns appellent des pratiques superstitieuses et d'autres des pratiques diaboliques. Ils ne font pas attention que reconnaître le danger d'une chose c'est reconnaître la chose ; ou le fait existe ou il n'existe pas ; s'il n'existe pas, à quoi bon s'en préoccuper ? il tombera de lui-même ; s'il existe, fût-il mille fois plus dangereux, et dût-il même bou-

leverser le monde, il n'est pas de proscription qui puisse l'anéantir. Si jamais la nature fournit à l'homme un moyen de mettre à nu ses pensées les plus intimes, ce sera un nouvel ordre de chose et une transformation dans les mœurs, les habitudes et le caractère ; il faudra bien s'en accommoder comme on s'est accommodé de la transformation sociale produite par la presse, les nouvelles doctrines politiques, la vapeur, les chemins de fer, etc. Ce serait, il faut en convenir, l'anéantissement de l'hypocrisie, et il n'y a que ceux qui ont intérêt à rester dans l'ombre qui pourraient s'en plaindre, mais non ceux qui peuvent dire comme le sage : Je voudrais que ma maison fût de verre, afin que tout le monde sût ce que je fais.

NOTE XV. — (N^o 441.)

Comme développement de la doctrine du libre arbitre et de plusieurs autres questions traitées dans ce livre, nous rapportons textuellement l'évocation d'un homme éminent par son savoir, mort dans ces derniers temps ; l'élévation des pensées qu'il exprime est un indice de la supériorité de son esprit.

Au nom du Dieu tout-puissant, esprit de Théophile Z..... nous te prions de venir parmi nous et de vouloir bien, avec la permission de Dieu, répondre à nos questions. — Je suis là, que me veux-tu ?

Voudrais-tu nous faire part de tes impressions depuis que tu as quitté ton corps ? — Je te dirai que je ne m'y attendais nullement, et que l'étonnement a été plus grand chez moi que chez beaucoup d'autres ; car, je l'avoue, j'étais loin de penser à ces impressions que l'on ressent à ce moment, et je croyais que cette parcelle de vie qui nous anime retournait au grand tout.

Tu ne croyais donc pas à l'immortalité de l'âme ? — Tu comprends qu'il est pénible à un homme qui a un peu de jugement de croire à cet enfer pour tant d'êtres si peu avancés ; j'aimais mieux croire que ce n'était (la vie) qu'une étincelle électrique qui retournait à son foyer.

Ta manière de voir, sur l'âme, est-elle la même qu'avant la mort ? — Non ; j'avais bien des doutes : maintenant je n'en ai plus. Je sais que tout ne finit pas quand l'enveloppe matérielle tombe ; au contraire, ce n'est qu'alors qu'on est véritablement soi.

Où es-tu maintenant ? — Errant sur ce globe pour contribuer au bonheur des hommes.

En quoi peux-tu contribuer au bonheur des hommes ? — En aidant aux réformes qui sont nécessaires.

Resteras-tu longtemps errant ? — Ma mission comme errant ne fait, en quelque sorte, que commencer ; je vais tâcher d'influencer les hommes sur diverses questions graves.

Réussiras-tu dans ta mission ? — Pas aussi facilement que je le voudrais ; car, vois-tu, quand on a de vieilles habitudes on a de la peine à s'en défaire, et les hommes sont entêtés.

Es-tu heureux dans l'état où tu te trouves maintenant ? — Je suis très heureux dans mon état actuel ; car je sais que ma tâche est belle quoique difficile, et je sais également que je prendrai naissance dans un monde supérieur quand ma mission sera finie.

Tu confirmes donc la doctrine de la réincarnation ? — Oui, et pourquoi voudrais-tu qu'il en fût autrement ? Crois-tu que dans cette existence tu aies acquis toutes les connaissances ? Certes que si tu as mal fait tu en seras puni, mais par une vie d'épreuves dans laquelle tu auras conscience de ce qui est mal.

Avant ta dernière existence étais-tu incarné sur la terre ? — Non, dans Saturne.

Lorsque tu habitais Saturne, tu avais donc reconnu du mal en toi? — Oui, comme toi tu en vois en toi; car oserais-tu dire que tu es parfait? Maintenant je te dirai que je sentais en moi le mal de l'ignorance, et que m'étant trouvé dans Saturne, où l'on est un peu plus parfait que sur la terre, je me sentais comme déplacé, parce que je savais que je n'avais point acquis, par les épreuves des mondes inférieurs, le bonheur que je goûtais en me trouvant dans un monde si humain et si fraternel. J'étais absolument comme un paysan ignorant et grossier qui se trouve tout à coup au milieu de la cour la plus brillante.

Comment se fait-il que tu aies été dans Saturne avant d'être assez parfait pour y être bien à ta place? — Pour me donner l'envie de m'instruire dans les autres mondes, afin de pouvoir aller dans les mondes supérieurs même à Saturne qui est encore bien imparfait.

Sous quelle forme es-tu au milieu de nous, et comment pouvons-nous nous faire une idée de ta présence? — Une forme semi-matérielle.

Cette forme semi-matérielle a-t-elle l'apparence que tu avais de ton vivant? — Oui.

C'est donc alors comme les personnes que nous voyons en rêve? — Oui.

Es-tu content que nous t'évoquions? — Oui, parce qu'en m'évoquant je puis vous parler des impressions après que l'on a quitté cette vie, et cela est d'un grand enseignement pour vous.

Quelle était de ton vivant ton opinion sur le libre arbitre de l'homme, et quelle est-elle maintenant? — Je croyais l'homme libre de se bien ou de se mal conduire; maintenant je le définis mieux; car alors je croyais à cette liberté, parce que je ne voyais que la vie présente; maintenant j'y crois plus fermement, parce que je sais que l'homme, à l'état d'esprit, choisit lui-même sa carrière. Ce que je fais maintenant, je l'ai demandé: ce n'est que la continuation de l'existence que j'avais ici-bas. La liberté est relative à l'épreuve que l'on a choisie. Toujours liberté du bien et du mal quand cela dépend de la volonté; mais encore une fois la liberté est relative à l'épreuve que l'on a choisie.

Oui, le libre arbitre de l'homme existe, et il n'y a point de fatalité comme vous l'entendez. Le libre arbitre consiste à choisir, dans un moment de dégagement de l'esprit, l'existence future, et alors on en accepte toutes les conséquences. Ainsi, que chacun de vous examine sa position passée et sa position présente dans cette vie, et il verra qu'il a eu toujours à lutter contre le mal, et que souvent il a été le plus fort. Conséquence de la position que vous avez acceptée.

Le mal est-il une nécessité? — Oui, sans le mal nous serions impropres à juger le bien; c'est parce que j'avais conscience du mal qui était en moi que j'ai choisi cette existence. Fais le bien qui est l'extirpation du mal; car le progrès se faisant toujours, il faut bien que le mal cesse, et notre libre arbitre consiste principalement à nous améliorer dans chacune des phases de notre existence.

L'homme, par sa volonté et par ses actes, peut-il faire que des événements qui devraient avoir lieu ne soient pas, et réciproquement? — Il le peut si cette déviation apparente peut entrer dans la vie qu'il a choisie. Puis, pour faire le bien, comme ce doit être, et comme c'est le seul but de la vie, il peut empêcher le mal, surtout celui qui peut contribuer à ce qu'un plus grand s'accomplisse; car ici, comme dans les autres mondes, c'est un progrès continu: il n'y a point de rechutes.

Y a-t-il des faits devant forcément arriver? — Oui, mais que toi, à l'état d'esprit, tu as vus et pressentis quand tu as lait ton choix. Si tu te brûles le doigt, ce n'est rien: c'est la conséquence de la matière. Il n'y a que les grandes douleurs influant sur le

moral qui sont prévues par Dieu, parce qu'elles sont utiles à ton épuration et à ton instruction.

Écoute ! quand nous choisissons une existence, l'heure, comme tu l'appelles, ne nous est pas connue. Nous savons qu'en choisissant telle route, nous acquerrons des connaissances qui nous sont nécessaires ; mais, comme on te disait tout à l'heure, nous ne calculons pas le temps comme vous, et surtout à l'état d'esprit, où nous avons parfaitement conscience que ce que tu appelles un siècle n'est qu'un point dans l'éternité ; nous nous préoccupons peu de l'époque. *Celui qui meurt assassiné savait-il d'avance à quel genre de mort il succomberait, et peut-il l'éviter ?* — Quand nous savons que nous mourrons assassiné, nous ne savons pas par qui... Attends ! je dis que nous mourrons assassiné ; mais nous savons que si nous choisissons une vie dans laquelle nous serons assassiné, nous savons également les luttes que nous aurons à subir pour l'éviter, et que, si Dieu le permet, nous ne le serons point.

L'homme qui commet un meurtre, sait-il, en choisissant son existence, qu'il deviendra assassin ? — Non ; il sait que, choisissant une vie de lutte, il y a chance pour lui de tuer un de ses semblables ; mais il ignore s'il le fera ; car il y a presque toujours eu lutte en lui.

Pourquoi ne devons-nous pas connaître la nature et le temps des événements à venir ? — Afin qu'ils arrivent quand Dieu le voudra, et que toi, l'ignorant, tu y travailles avec zèle ; car tous doivent y concourir, même les adversaires. Si tu savais qu'une chose doit arriver dans six mois, par exemple, tu dirais : Je n'ai rien à faire, puisque cela doit arriver dans six mois ; et il ne doit pas en être ainsi.

La question du libre arbitre et de la fatalité ne saurait être mieux élucidée qu'elle ne l'est par cette communication. Elle peut se résumer ainsi : L'homme n'est point fatalement conduit au mal ; les actes qu'il accomplit ne sont point écrits d'avance ; les crimes qu'il commet ne sont point le fait d'un arrêt du destin. Il peut, comme épreuve et comme expiation, choisir une existence où il aura les entraînements du crime, soit par le milieu où il se trouve placé, soit par les circonstances qui surviennent, soit enfin par l'organisation même du corps qui peut lui donner telle ou telle prédisposition ; mais il est toujours libre de faire ou de ne pas faire. Ainsi le libre arbitre existe à l'état d'esprit dans le choix de l'existence et des épreuves, et à l'état corporel dans la faculté de céder ou de résister aux entraînements auxquels nous nous sommes volontairement soumis. C'est à l'éducation à combattre ces mauvaises tendances ; elle le fera utilement quand elle sera basée sur l'étude approfondie de la nature morale de l'homme. Quand on connaîtra bien les lois qui régissent cette nature morale, on modifiera le caractère, comme on modifie l'intelligence par l'instruction, et le tempérament par l'hygiène.

NOTE XVI. — (N^o 478.)

Cette vérité est rendue sensible par l'apologue suivant :

« Un père a donné à son enfant l'éducation et l'instruction, c'est-à-dire les moyens de savoir se conduire. Il lui cède un champ à cultiver et lui dit : Voilà la règle à suivre pour rendre ce champ fertile et assurer ton existence. Je t'ai donné l'instruction pour comprendre cette règle ; si tu la suis, ton champ te produira beaucoup et te procurera le re-

pos sur tes vieux jours ; sinon il ne te produira rien et tu mourras de faim. Cela dit, il le laisse agir à son gré. »

N'est-il pas vrai que ce champ produira en raison des soins donnés à la culture, et que toute négligence sera au détriment de la récolte ? Le fils sera donc, sur ses vieux jours, heureux ou malheureux selon qu'il aura suivi ou négligé la règle tracée par son père. Dieu est encore plus prévoyant, car il nous avertit à chaque instant si nous faisons bien ou mal : il nous envoie les esprits pour nous inspirer, mais nous ne les écoutons pas. Il y a encore cette différence, que Dieu donne toujours à l'homme une ressource dans ses nouvelles existences pour réparer ses erreurs passées, tandis que le fils dont nous parlons n'en a plus s'il a mal employé son temps.

NOTE XVII. — (N° 500.)

D'après ce que les esprits disent eux-mêmes, soit de leur tendance à proportionner leur langage aux personnes auxquelles ils s'adressent, soit de l'influence du milieu sur la nature des communications, on pourrait se demander si ce livre n'est pas le reflet des idées de celui qui l'a écrit sous leur dictée. Quelques mots répondront à cette question. L'auteur a longtemps été incrédule en ce qui touche les communications spirites ; il a dû céder à l'évidence des faits. En second lieu, avant d'écrire ce livre, il avait sur un grand nombre de points importants des opinions diamétralement opposées à celles qui y sont exprimées, et il n'a modifié ses convictions que d'après l'enseignement qui lui a été donné par les esprits. Cet enseignement lui a été donné par l'intermédiaire de plusieurs médiums écrivains et parlants, différant complètement entre eux de caractère, et dont les connaissances sur beaucoup de questions ne leur permettaient pas d'avoir une opinion préconçue ; malgré cela il y a toujours eu identité parfaite dans la théorie qu'ils ont transmise, et souvent l'un a complété, à plusieurs mois d'intervalle, la pensée exprimée par l'autre. Mais ce par quoi l'auteur a dû exercer une influence réelle, c'est par le désir et la volonté de s'éclairer, par l'ordre et la suite méthodiques qu'il a mis dans son travail, ce qui a permis aux esprits de lui donner un enseignement complet et régulier, comme le ferait un professeur enseignant une science en suivant l'enchaînement des idées. Ce sont en effet de véritables leçons que les esprits lui ont données pendant près de deux ans, lui assignant eux-mêmes les jours et les heures des entretiens. C'est surtout dans les communications intimes et suivies que se révèlent avec évidence l'intelligence de la puissance occulte qui se manifeste, son individualité, sa supériorité ou son infériorité.

Plusieurs esprits ont concouru simultanément à ces instructions auxquelles tous assistaient, prenant tour à tour la parole, et l'un d'eux parlant au nom de tous. Parmi ceux qui ont animé des personnages connus, nous citerons *Jean l'Évangéliste, Socrate, Fénelon, saint Vincent de Paul, Hannemann, Franklin, Swedenborg, Napoléon I^{er}* ; d'autres habitent les sphères les plus élevées et n'ont jamais vécu sur la terre, ou n'y ont paru qu'à une époque immémoriale. On conçoit que d'une telle réunion il ne pouvait sortir que des paroles graves et empreintes de sagesse ; aussi cette sagesse ne s'est jamais démentie un seul instant, et jamais un mot équivoque et inconvenant n'en a souillé la pureté.